

## CHAPITRE XX

Le lieutenant Avaert à Issanghila. — L'expédition Van Kerckhoven. — Les pigeons voyageurs. — Le lieutenant Nilis à Zinga. — L'incident Hancuse. — La mission du général Goldsmith. — Une révolte à Vivi. — Lettres d'Ernest Courtois. — Retour du lieutenant Nilis à Bruxelles. — Mort d'Orban. — Guillaume Casman à Mukumbi.



Le 1<sup>er</sup> juin, le lieutenant Nilis s'absentait de Manyanga. En compagnie de Hanssens, de retour le 20 mai d'une expédition dans les vallées du Kouilou et du Niari, il descendit le fleuve pour aller rétablir sa santé et prendre un peu de repos sur les bords de l'Océan.

Ce voyage de congé permit à Nilis de visiter ses amis et ses compatriotes échelonnés sur les collines hospitalières des rives du Congo.

A Issanghila, le lieutenant Avaert, successeur du regretté Parfonry,

hébergea les voyageurs mieux que ne l'eût pu faire un grand roi africain.

Outre des plantations nouvelles, une habitation neuve et coquette s'élevait sur le plateau, en face d'une large avenue de bananiers courant à travers la vallée jusqu'au détour du sentier qui conduit à Vivi.

De nombreux indigènes, engagés par Avaert dans les villages des alentours, contribuaient pour une large part au développement rapide des installations d'Issanghila.

L'explorateur Roger venait d'y aborder avec deux baleinières destinées à assurer les communications par le fleuve entre Issanghila et Manyanga. Désormais le *Royal* compterait parmi les embarcations à vapeur remontant en amont du Stanley-Pool la partie navigable du fleuve,

Le 8 juin, Hanssens et Nilis touchaient à Vivi, où Lindner et Peschuel, agents allemands de l'Association s'étaient, récemment embarqués pour retourner en Europe. Les officiers belges y rencontraient le docteur Allard, surnommé le « père des explorateurs », et descendaient avec lui à Boma pour rendre visite au jeune Orban, le premier pionnier belge qui ait eu la triste fortune de connaître les bons traitements réservés aux pensionnaires malades dans le sanitarium.

De Boma Nilis remonta jusqu'à Nokki, en face d'Ikungula, où des canonnières de guerre portugaises à l'ancre dans les eaux du fleuve semblaient protester contre l'occupation de ces parages par des agents de l'Association.

Néanmoins, officiers marins portugais et explorateurs belges vécurent en bonne intelligence. Nilis reçut à bord de l'une des canonnières une franche et cordiale hospitalité.

Peu après le lieutenant prit congé des Portugais et retourna à Boma.

Gillis l'invita gracieusement à dîner en compagnie de M. Greyshof, capitaine de navire anglais, et de Mme Greyshof.

La vue d'une femme blanche causa à Nilis une émotion profonde. Depuis plus d'une année, le lieutenant n'avait rencontré que des négresses; il avait oublié ce parfum de candeur qui est l'apanage d'une jeune et charmante Européenne.

La compagnie de cette dernière, le dîner, le service, le thé, le sucre, le vin, le pain blanc, le café, les liqueurs, tout enfin s'agitait dans sa tête en traits confus.

Il était arrivé à ne plus avoir une pensée suivie et à craindre que son cerveau affaibli ne fût impuissant à supporter les impressions qu'il éprouvait.

Le repas se termina sans que Nilis pût s'en rendre nettement compte;

il se retrouva le lendemain sur l'*Espérance*, nageant à toute vapeur vers Banana.

De ce port, le navire américain *Quinebaw*, capitaine Ludlow, conduisit Nilis à Saint-Paul de Loanda, capitale de l'Angola.

Cette excursion fut pour le lieutenant féconde en distractions de tous genres; à bord du navire, fête au sujet de l'anniversaire de l'Indépendance des États-Unis, dîner, concert, hymnes, représentation théâtrale; à Saint-Paul de Loanda, réceptions charmantes, courses en *matchina*, parties de billard, promenades à travers les rues ensablées d'une ville offrant, par l'architecture de ses maisons européennes d'un style mauresque écrasant les huttes et les cabanes des indigènes, le contraste de la civilisation et de la barbarie.

De retour à Banana, Nilis rencontrait dans cette localité de nouveaux pionniers belges venus pour remplacer sur la terre africaine de regrettés compatriotes tombés victimes de leur dévouement.

Cette nouvelle expédition, dont le lieutenant Van Kerckhoven, adjoint d'état-major au 1<sup>er</sup> régiment de ligne, était en quelque sorte le chef, se composait du lieutenant Liebrechts, du 6<sup>me</sup> régiment d'artillerie, et du maréchal des logis chef Lommel, également du 6<sup>me</sup> d'artillerie.

Parmi les bagages des nouveaux venus se trouvait un panier contenant des pigeons sur lesquels ils semblaient veiller avec une extrême sollicitude.

Ces compagnons ailés étaient destinés à établir un service de correspondance entre les différentes stations de l'Association, établies ou à établir encore en Afrique.

L'idée de faire collaborer des pigeons à la conquête civilisatrice de l'Afrique centrale était excellente. Ces intelligents oiseaux pouvaient en trois jours relier Banana à Zanzibar (environ 650 lieues), alors qu'il fallait plusieurs mois pour correspondre entre ces deux points.

Indépendamment de cette nouvelle recrue susceptible de rendre d'importants services aux agents de l'Association, d'autres colis silencieux, mais capables à l'occasion d'un énergique langage, quatre canons de montagne étaient débarqués au Congo.

La tâche difficile d'assurer jusqu'à Vivi le transport de ces terribles engins de guerre, auxiliaires précieux de toute conquête même pacifique, incombait au sous-officier d'artillerie Lommel.

Le lieutenant Liebrechts se détacha aussitôt de ses compagnons, pour aller rejoindre Stanley sur les rives du haut Congo.

Van Kerckhoven s'embarqua en canot avec Nilis, pour remonter le fleuve.

Le 6 août, les deux hardis canotiers touchaient à Vivi.

Au cours de cette traversée, Nilis avait pu apprécier les qualités remarquables de son compatriote : très modeste, s'effaçant en temps ordinaire, Van Kerckhoven, doué d'une énergie peu commune dans l'action, possédait une foi inébranlable dans le succès de l'œuvre à laquelle il était fier de coopérer, et jouissait du tempérament robuste nécessaire pour supporter les rigueurs du climat inhospitalier des tropiques.

A Vivi, Nilis et Van Kerckhoven faisaient la connaissance de deux Belges : Joseph Defrère, négociant, plus tard agent commercial à Léopoldville, et Joseph Palmaerts, attaché à l'Observatoire royal de Bruxelles, jeune et vaillant explorateur, qui, après avoir résisté aux rigueurs des régions boréales avec une expédition scientifique américaine dirigée au pôle Nord et poussée au delà des parages funestes à la *Jeannette*, se disposait à affronter bravement, soutenu par la foi et l'enthousiasme du savant, les étouffantes ardeurs de l'Équateur.

Le 9 août, Nilis, Van Kerckhoven et Defrère quittaient Vivi à neuf heures du matin, et s'engageaient dans le sentier conduisant à Issanghila, où ils parvenaient après cinq jours de marche.

Avaert se disposait à retourner en Europe; il laissa à Van Kerckhoven le commandement intérimaire de la station.

Le 15 août, Nilis et Defrère poursuivirent leur route, en employant l'une des embarcations amenées récemment par Roger.

Le 20, au matin, ils étaient en vue de Manyanga.

Heureux de revoir le plateau couronné de constructions, et sur lequel il avait cependant connu bien des heures adverses, Nilis, aidé de son compagnon de route, pavoisa le boat qui les portait et tira des salves de mousqueterie pour éveiller l'attention du personnel de la station.

Hanssens, Haneuse et Harou, hébergés à cette date à Manyanga, descendirent à la rive pour recevoir, à midi, le boat pavoisé; ils reconnurent avec joie leur camarade Nilis dissimulé sous les flots des banderoles multicolores.

Le congé du lieutenant n'était pas entièrement expiré. on ne comptait sur son arrivée que par le courrier suivant. Il n'en fut que plus chaudement accueilli; Defrère partagea avec lui les charmes et la courtoisie de l'accueil.

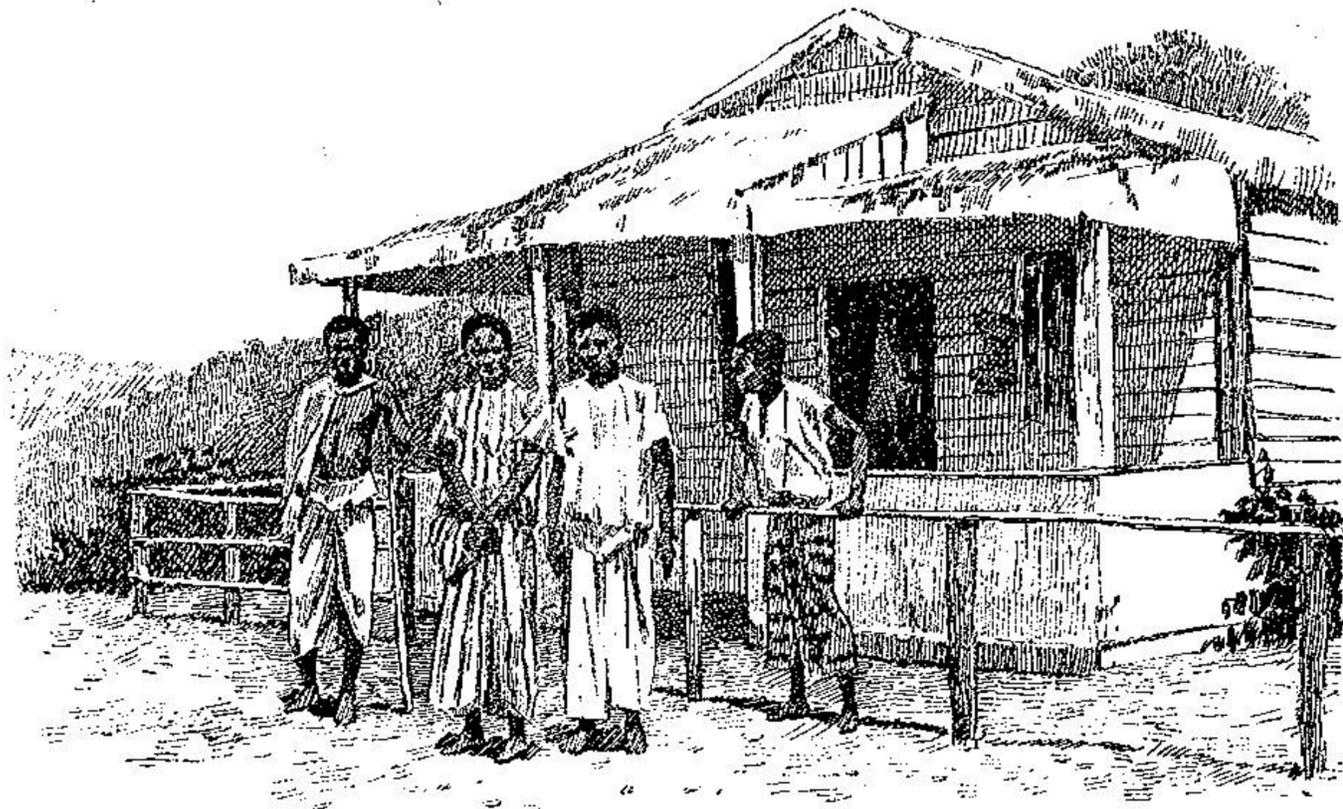
Après un déjeuner substantiel, on but un flacon de vieux vin de Madère; le capitaine Hanssens avait attendu ce moment pour annoncer à Nilis la distinction spéciale que Stanley attribuait au lieutenant en récompense de ses services.

Nilis était nommé chef de la division du bas Congo. Sa nouvelle fonction

comportait des charges délicates : l'inspection des diverses stations établies dans la région désignée, et une mission diplomatique incessante à exercer auprès des chefs indigènes, tant pour l'achat de leurs territoires que pour le maintien pacifique des districts rangés sous le protectorat de l'Association.

On voit par ce qui précède que Stanley avait oublié l'altercation regrettable survenue entre lui et le lieutenant belge, et qu'il se rappelait la valeur et le mérite de l'agent dont les services signalés à Manyanga avaient mis en évidence les précieuses aptitudes.

Dès le 5 septembre, Nilis se rendait à Zinga pour procéder à l'achat de ce village. Un des chefs de l'endroit étant mort peu d'heures auparavant,



KROUBOYS ET CHEF INDIGÈNE (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE).

le lieutenant ne put traiter immédiatement l'affaire importante qui l'avait amené. A aucun prix les natifs n'auraient consenti à suspendre la cérémonie des funérailles : l'absorption du poison, et les mille simagrées d'usage en pareille occurrence.

Perdu dans la foule indigène, Nilis observa la façon particulière des femmes de manifester leur deuil. Elles se rasaient les cheveux, se barbouillaient le visage avec une pommade visqueuse, mélange de charbon de bois et d'huile de palme; et nouaient autour de leur tête une longue écharpe d'étoffe rouge foncé, de telle sorte que les bouts soyeux flottaient sur leurs épaules.

L'attention que prêta Nilis aux moindres détails de la cérémonie funèbre permit à ses cinq hommes d'escorte de s'esquiver.

Ces gredins avaient déguerpi en emportant les ballots de marchandises destinées à payer l'achat du district de Zinga.

Lorsque Nilis s'aperçut de leur disparition, il se trouva dans une situation fort perplexe. Essayer d'obtenir à crédit des chefs indigènes la cession de leur territoire était une irréalisable utopie. Les nègres font payer d'avance jusqu'à leurs promesses; ils usent du crédit à leur profit, mais ne l'accordent jamais, surtout à des blancs.

Une idée ingénieuse mit fin à l'embarras de Nilis. Il raconta son aventure aux natifs et les détermina à poursuivre les déserteurs et à les lui ramener contre récompense.

Une demi-heure plus tard, les naturels poussaient devant eux jusqu'aux pieds du lieutenant les cinq déserteurs garrottés, les mains liées par des cordes de liane, servant de laisse à leurs conducteurs.

Les ballots retrouvés et portés par les indigènes furent remis à Nilis, qui tressaillit de joie.

Mais, contraint d'infliger un châtement exemplaire aux noirs qui l'avaient trahi, Nilis ordonna aux natifs de ne point délier ses porteurs et de les pendre à la branche d'un arbre qui paraissait disposé tout exprès pour l'exécution.

Lorsque, la corde passée à leur cou, les délinquants comprirent que les ordres du maître allaient être remplis, ils s'écrièrent tremblants d'épouvante : « Ne nous tuez pas, mundelé, ne nous tuez pas ! Nous resterons vos fidèles esclaves, nous ne vous abandonnerons plus. »

Touché en apparence de leur repentir, Nilis accorda la grâce d'une peine qu'il n'avait pas intention d'appliquer; il ordonna de les débarrasser de leurs entraves, tout en proférant la menace de brûler la cervelle à celui d'entre eux qui manifesterait le plus léger symptôme de rébellion.

Nilis aurait-il mis à exécution cette menace ? Les mutinés n'en doutèrent pas un instant en voyant les yeux du lieutenant lancer des éclairs de colère implacable.

Ils reprirent leurs charges, et tandis que Nilis discutait avec N'zabi, chef nègre de Zinga, les clauses du traité, le plus ancien des porteurs répondit sur sa tête des paquets confiés.

Peut-être quelques-uns de nos lecteurs blâmeront-ils ce procédé énergique de Nilis; mais nous priérons ces censeurs de vouloir bien tenir compte de la position dans laquelle il se trouvait; au milieu d'une peuplade indigène qu'il venait essayer de ranger sous l'autorité de l'Association, pouvait-il

faiblir devant une mutinerie, devant un complot fomenté par cinq de ses serviteurs, sur une terre où existait encore l'esclavage.

Sans doute nous ne posons pas en principe que la fin justifie les moyens, mais nous ne croyons pas qu'il soit possible aux explorateurs, agents d'une société civilisatrice, de pratiquer cette vertu qui consiste à tendre la joue gauche quand la droite vient d'être souffletée.

Loin des freins du monde civilisé, hors de ces cercles de fer, le code pénal et les gendarmes, les conventions sociales et le qu'en-dira-t-on, qui tout étroits qu'ils sont laissent pourtant encore trop de facilité au crime, et à l'infamie, l'Européen en Afrique, entouré par des races de sauvages dont les règles de conduite s'écartent essentiellement des siennes, n'ayant que sa conscience pour juge, son courage et son sang-froid pour sauvegarde, a besoin parfois de recourir à des mesures énergiques pour conserver sa dignité morale et pour assurer la réalisation de ses décisions.

La fermeté de Nilis exerça sur les indigènes de Zinga une impression salutaire. Ces gens dégénérés, qui semblent ne pas méconnaître leur faiblesse, leur infériorité vis-à-vis de l'homme blanc, sont enclins à céder devant la fermeté, à s'incliner devant une volonté inébranlable; ils admirèrent le procédé du lieutenant, et sollicitèrent à des conditions très acceptables la protection de ce brave mundelé.

Le lendemain, Nilis rentra à Manyanga pour rédiger un rapport sur l'heureux résultat de ses négociations à Zinga. Une forte fièvre, rebelle à de formidables absorptions de quinine, retint le lieutenant à la station durant plusieurs jours.

Le 23 septembre, le malade, quoique très faible, se leva pour assister à l'arrivée de nouvelles recrues destinées à grossir le contingent des troupes de la station.

Conduits à Manyanga par un agent anglais, M. X\*\*\*, une centaine de nègres, recrutés pour la plupart à Lagos (point situé sur la côte d'Or, faisant partie des possessions anglaises) et appartenant aux tribus belliqueuses des Haoussas, s'installèrent dans la station d'un air conquérant et refusèrent pour la plupart de se soumettre au commandement du lieutenant Haneuse.

Le chef de la station présenta à cet égard quelques observations à l'agent innommé et lui rappela que les règlements de l'Association disaient: « les voyageurs séjournant dans les stations doivent, durant leur séjour, respect et obéissance aux commandants de ces postes ».

M. X\*\*\* écoutant peu ou point les récriminations fondées du lieute-

nant, s'abandonnait sans réserve, pendant l'altercation, à la dégustation de sa liqueur favorite : le whisky.

En qualité d'Anglais, il croyait à la protection spéciale de Stanley, et s'enhardissait au point de méconnaître les droits d'un chef de station.

Le lendemain l'outrecuidance de l'agent dépassa toutes les bornes. Ayant appris qu'il existait un approvisionnement de savon dans les magasins, l'agent anglais en demanda pour ses Haoussas.

Haneuse accéda à la demande; mais comme la quantité de savon était minime et qu'elle était destinée seulement aux blancs, il ne put en fournir aux cent nègres arrivés la veille.

L'Anglais s'emporta violemment; excitée par l'alcool, sa colère monta au diapason le plus aigu de la fureur, de la rage; il se répandit en invectives contre Haneuse et enjoignit brutalement au commandant de Manyanga de lui livrer jusqu'à sa dernière brique de savon.

Haneuse répondit par un refus catégorique aux grossières injonctions du passager insubordonné.

Ce dernier, hors de lui, fou de rage, s'élança hors de la véranda où avait eu lieu la querelle, rassembla ses Haoussas et ordonna à une partie de ces sauvages armés de fusils Snider, yatagan au canon, de se jeter sur Haneuse et de le garrotter.

Aux cris d'appel poussés par son compatriote, Nilis, encore couché et en proie à la fièvre, quitta son lit et accourut pour assister, témoin débordé par l'indignation, mais impuissant, à un acte d'odieuse sauvagerie.

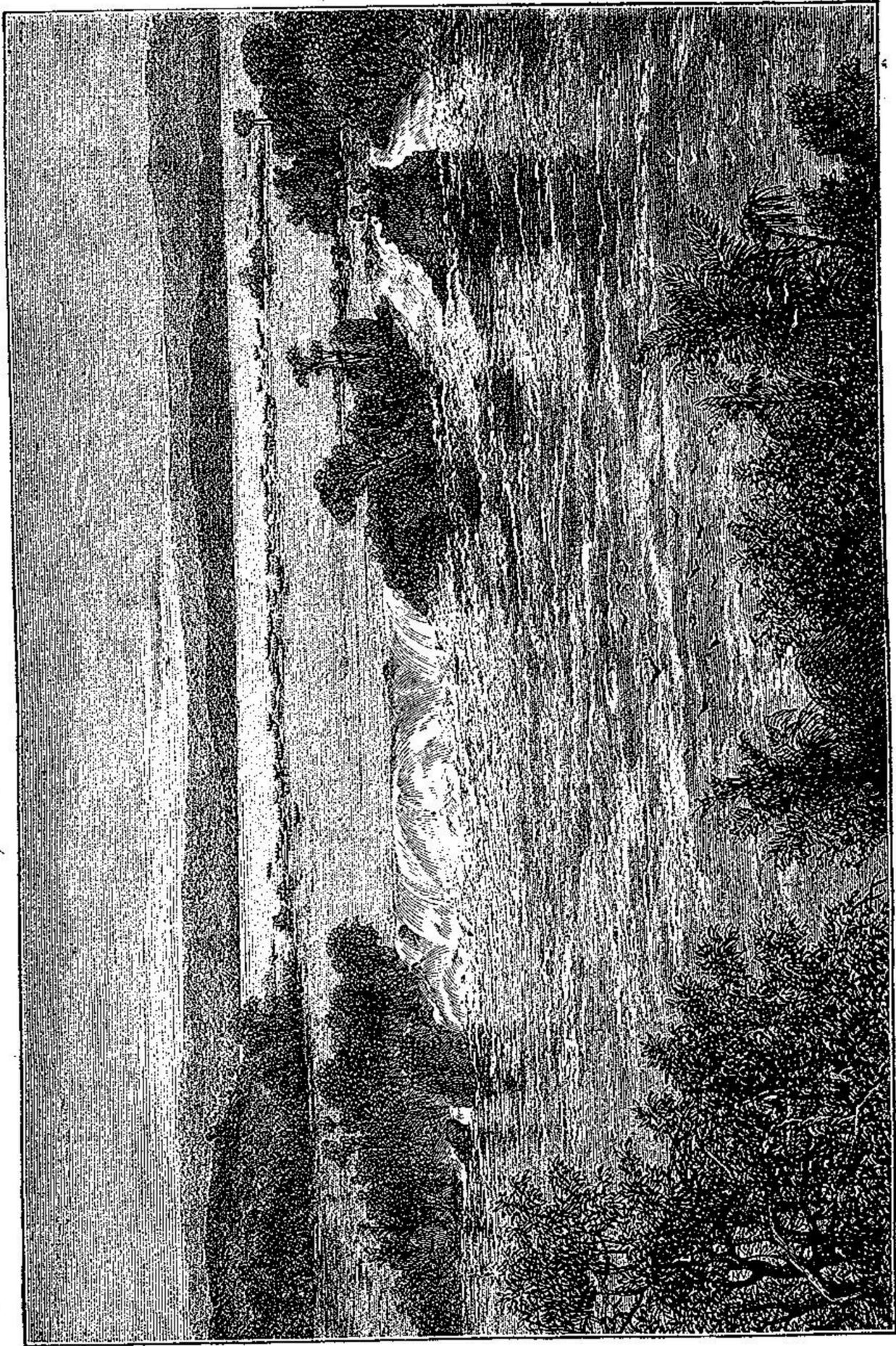
Environ trente Haoussas entouraient Haneuse étroitement enlacé par trois ou quatre sauvages. Ces êtres, qui n'avaient alors rien d'humain, hurlaient, gambadaient, se bouscuaient; on eût dit d'une meute de chiens attendant le hallali pour dévorer une victime étendue sur le sol.

L'idée de tirer à bout pourtant les six coups de son revolver sur six des lâches agresseurs de Haneuse traversa, comme un éclair, la pensée de Nilis.

La réflexion le fit renoncer heureusement à ce projet désespéré: ils étaient deux contre cent.

Au dehors, l'Anglais et ses soixante-dix bandits entonçaient les portes du magasin et s'emparaient du savon en litige. Leurs hurlements de triomphe roulaient sur le plateau de Manyanga, frappant de stupeur le personnel habituel de la station : Zanzibarites, Kabindas et natifs, gens sans initiative, incapables, sans ordre, de voler au secours de leurs maîtres.

Cette scène de piraterie suscitée par un agent anglais d'une société civilisatrice eut son dénouement.



UNE FLOTTILLE INDIGÈNE SUR LE CONGO.



Le fils d'Albion dégrisé fit des excuses; les Haoussas allèrent à la débandade gaspiller dans les eaux du fleuve la précieuse provision de savon des blancs de Manyanga.

Pour pardonner au coupable cette folle équipée, il fallut à Haneuse et à Nilis plus que de la grandeur d'âme: et plus tard, lorsque sur la recommandation de Stanley, ce même Anglais fut promu au grade de chef de station, les nombreux officiers belges qui coopéraient à l'œuvre africaine durent puiser dans leur respectueux attachement à S. M. Léopold II, dans l'ardent amour d'une patrie qu'ils honoraient, dans la profondeur des sources infinies du dévouement, de l'héroïsme et surtout de l'abnégation, pour accepter sans murmure les arrêts décisifs des chefs supérieurs de l'Association.

A la louange des pionniers, cause et inspiration de notre présent ouvrage, nous croyons devoir ajouter qu'en tout temps et en toutes circonstances ils ne se montrèrent jamais oublieux, en Afrique, des règlements qui les régissaient, et qu'ils reconnurent et acceptèrent la suprématie, l'autorité de certains agents étrangers.

Le 1<sup>er</sup> octobre, Haneuse et Nilis reçurent à Manyanga une visite moins fâcheuse que celle des Haoussas. Une longue caravane de jeunes apprentis missionnaires noirs conduite par le père Kraft faisait halte à la station.

Le père Kraft avait succédé au père Augouard dans les tentatives d'établissements religieux à fonder sur les rives du Gordon-Bennett. Mais à M'fwa, les indigènes avaient réservé au vaillant missionnaire le même sort qu'à son devancier.

Empêché de s'établir chez les Bateké, le père Kraft, redoutant les lubies des tribus sauvages éloignées des postes protecteurs de l'Association, avait résolu d'implanter une mission catholique dans le cercle de Manyanga.

Il s'installa à cinq lieues, sur la rive droite, et en amont de la station. Là, pour hâter l'instruction morale des indigènes, pour décider les fétichistes à l'apostasie et les faire entrer dans le giron de l'Église romaine, le père Kraft se résigna, pour renforcer sa légion de futurs apôtres africains, à user d'un procédé ayant cours encore en dépit de tous les traités, à l'achat d'enfants du pays, filles ou garçons, sorte de larves, dont les prix variaient de cent à deux cents francs, valeur payée en marchandises.

Mais, comme les principes de l'esclavage étaient en opposition directe avec la religion prêchée par le père Kraft, il fut convenu que les enfants achetés jouiraient plus tard de leurs droits d'hommes libres: propriété temporaire, les petits nègres n'étaient tenus qu'à une demi-journée de

présence aux cours et aux travaux de la mission, la matinée leur appartenait, ils pouvaient aider leurs parents aux occupations de la pêche ou aux labeurs de la culture, voire même s'exercer à fumer l'iamba et développer au contact de leurs vieux congénères les germes de tous les mauvais instincts.

Le 6 octobre, Nilis partait de Manyanga avec Haneuse sur le boat descendant le fleuve. Le chef de la division du bas Congo allait au-devant du major général sir F. Goldsmith venu au Congo, en qualité de chef d'une expédition anglaise, sous les auspices et aux frais de S. M. Léopold II.

En route, les officiers, ayant fait escale à Kouméka pour y passer la nuit, rencontrèrent M. Delmar Morgan, un des membres de l'expédition anglaise, qui leur apprit l'arrivée du général à Issanghila où la fièvre le forçait de séjourner.

Nilis rencontra en effet dans cette station sir F. Goldsmith dans un état voisin de la prostration. Le savant géographe anglais, ancien serviteur de la Compagnie des Indes, avait accepté une mission au-dessus de son âge et de ses forces; il payait chèrement le surcroît de réputation qu'il était venu chercher dans une aventureuse entreprise au centre même du continent noir.

Rétabli le 13 octobre, le général laissait Issanghila, pour retourner à Vivi, en compagnie de Nilis et de Van Kerckhoven. La distance entre ces deux stations fut franchie en quatre jours, par voie de terre, à travers une chaîne de montagnes à pentes rapides descendant dans des ravins étroits. Les voyageurs européens effectuèrent le trajet à dos des dernières mules de Ténériffe possédées encore par l'Association.

Un déplorable événement s'était déroulé, un mois auparavant, dans la plus ancienne station du Comité d'études. Vers le 15 septembre, le personnel noir employé à Vivi, soixante-quinze Kabindas et deux cents Haoussas, s'était mis en révolte ouverte contre le chef blanc.

L'administrateur de Vivi, M. Rathier-Duvergé, Français d'origine, devenu agent de l'Association après avoir rempli quelque temps les fonctions de consul des États-Unis à Saint-Paul de Loanda, s'était défendu vaillamment avec quelques Zanzibarites contre les insurgés munis de fusils et de munitions.

Il y avait eu un combat véritable, une effusion de sang; trois Kabindas étaient tombés sous les coups de revolver de M. Rathier-Duvergé, qui faisait ainsi payer cher à ses ennemis la mutilation de sa main gauche traversée par une balle.

Trois des canons de montagne, pièces d'un calibre de dix centimètres et

deux, sortis de l'usine Krupp et amenés à Vivi par Lommel, avaient été braqués sur les rebelles : ils décidèrent de la victoire en faveur de l'agent de l'Association.

Les Kabindas et les Haoussas s'étaient enfuis, saisis d'une frayeur indicible à la voix formidable des puissants engins de guerre, messagers forcés de l'œuvre civilisatrice.

Depuis cette époque, le calme était revenu ; mais il était fort difficile de recruter des porteurs et des travailleurs nègres aux alentours de Vivi.

Au moment même de la révolte, Orban, délivré, par son retour à la santé, de sa captivité relativement douce au sanitarium de Boma, avait été dépêché à la côte de Krou pour ramener à Vivi le plus de Krouboys possible. Il rencontra à Banana un renfort d'auxiliaires blancs près de s'éparpiller le long des rives du Congo, en marchant sous la bannière de l'Association.

Ernest Courtois, pharmacien, comptait dans le nombre des nouveaux arrivés. Il se joignit à une caravane et arriva à Vivi le 15 octobre, après avoir passé successivement sur les ponts des steamers, le *Héron* et la *Belgique*.

Nous croyons utile de reproduire ici, presque *in extenso*, les lettres adressées par Courtois à l'un de ses meilleurs amis de Bruxelles, et datées de Vivi-Station.

« 15 octobre. — Mon expédition à l'intérieur est retardée d'une dizaine de jours. On a besoin de moi à Vivi ; je suis nommé médecin et pharmacien en chef en l'absence du Dr Allard.

« J'ai en ce moment une vingtaine de noirs et cinq blancs malades. Ils sont en bonnes mains, ces braves gens, ma longue étude des maladies de ces contrées leur est une garantie.

« 1<sup>er</sup> novembre. — Je suis encore à Vivi, les natifs refusent de porter mes bagages ; nous passons actuellement ici une fort vilaine crise. Tout est bouleversé, plus de caravanes, plus de commerce, rien ! sans communications régulières avec l'intérieur, et entourés de noirs révoltés dans la station même.

« Nous avons pour la garde des bâtiments et pour notre sécurité personnelle quarante Haoussas, soldats nègres armés de bons fusils Snider à baïonnettes, et de grands coutelas à faire du hachis.

« Vendredi dernier, nos singuliers protecteurs, sous l'empire de la boisson ou d'une mauvaise mouche qui les avait piqués, ont catégoriquement refusé le travail. Ils prétextaient que la nourriture n'était pas assez variée.

« On voulut administrer la chicotte aux plus rebelles ; les chefs noirs s'y opposèrent.

« Les grévistes eurent raison ce jour-là.

« Le lendemain, samedi, nouveau refus de travail des Haoussas, et demande de rapatriement.

« Bien entendu, le chef de la station ne veut pas accéder à ces désirs. Nous recevons l'ordre d'armer nos fusils et de nous tenir prêts à la première alerte.

« La journée se passe sans incidents graves, on tient conseil des blancs; sur la proposition du lieutenant Nilis, on décide de constituer une garde de nuit sous le commandement d'un blanc et de désarmer les mutins.

« Le dimanche, grande inspection des armes et de l'équipement. Toutes nos dispositions sont prises. Nous chargeons une pièce d'artillerie de montagne et deux mitrailleuses.

« Tous les noirs, fidèles serviteurs de la station, reçoivent des fusils; les blancs chargent leurs winchesters.

« Artilleur improvisé pour la circonstance, je garde une mitrailleuse et, en attendant de la faire parler au besoin, je me couche, nouveau Turenne, harassé de fatigue, sur le canon bronzé de cette arme.

« Devant un pareil déploiement de forces, les Haoussas ont pris une résolution digne de leur bravoure : ils se sont rendus, ont demandé grâce, nous sommes maîtres de la situation.

« Le mauvais vent qui soufflait sur Vivi devait nous amener des complications fâcheuses. Dans l'après-midi, un blanc, en voulant décharger son arme, blesse un nègre. Nouvelle alarme, on sonne le tocsin. Rassemblement immédiat de la population bicolore de Vivi; mais fort heureusement, sans tohu-bohu, sans révolution imminente, tout se passe dans le plus grand calme.

« Je me rends immédiatement à l'endroit où l'homme est tombé, et je constate que la blessure ne sera pas mortelle. Je procède à l'extraction de la balle, qui est entrée en pleine poitrine, s'est aplatie sur une côte et est venue se loger dans le bras.

« Aujourd'hui lundi, tout est pour le mieux dans la plus mauvaise des situations possible et le blessé est en pleine voie de guérison. Cette cure et les soins donnés ont produit une grande impression sur les noirs qui m'appellent « l'homme à médecine » et vont même jusqu'à me qualifier de « grand féticheur ».

« Malheureusement, nous avons ici beaucoup de blancs malades; deux surtout, entre la vie et la mort, sont entre les mains de l'excellent docteur Allard qui vient d'arriver.

« La fièvre est terrible et n'épargne personne. Le climat devient à cette époque plus pernicieux que jamais. Nous entrons dans la saison des pluies,

saison malsaine par excellence; nous sommes en hiver, et le thermomètre marque 34 degrés au-dessus de zéro, de onze heures du matin à trois heures du soir; le matin, vers six heures, la température moyenne est de 26 degrés. Les nuits sont froides et les soirées très fraîches.

« Je vais quitter Vivi, enchanté de pénétrer plus avant dans le *dark Continent*. Écris-moi souvent, une lettre fait un plaisir immense dans ce désert d'Afrique; un courrier sans nouvelles vous donne la fièvre. »

Telle est la narration faite par un témoin oculaire des événements survenus à Vivi dans la dernière quinzaine d'octobre 1883.

Dès le 2 novembre, le général Goldsmith et ses compagnons anglais quittaient le Congo, où ils n'avaient fait qu'une rapide apparition. Nilis, jeté par la fièvre bilieuse sur un lit de douleur, ne put, à son grand regret, accompagner le général jusqu'à la côte occidentale.

Il compta au nombre des malades qui absorbèrent les instants du dévoué docteur Allard. Pendant plus de dix jours, les amis nombreux que le sympathique chef de la division du bas Congo s'était acquis à Vivi conçurent, en raison de son état, de bien graves inquiétudes.

Le 12, Nilis sembla revenir à la vie. Orban, rentré ce jour-là à la tête d'une caravane de Krouboys, croyant être agréable et utile au lieutenant, lui prépara pour le dîner un des pigeons voyageurs amenés récemment par l'expédition Van Kerckhoven. Cet infortuné volatile, errant dans la campagne aux abords de la station, était tombé sous une balle du winchester d'Orban, qui ignorait les qualités et les services de sa victime.

Par une étrange fatalité, ce pigeon rôti valut à Nilis une rechute, une nouvelle attaque de fièvre, compliquée d'une indigestion nerveuse. Quant à Orban, il ressentit aussi les premières atteintes du mal qui devait l'emporter.

Le 10 décembre, le capitaine Hanssens arrivait à Vivi, où il hésitait à reconnaître son vigoureux compagnon du *Roquette*, tant la maladie, l'anémie, avaient exercé de ravages et réduit à néant pour ainsi dire la robuste constitution du lieutenant.

Le bienveillant capitaine, messenger d'une distinction nouvelle accordée à Nilis, ne crut pas devoir la lui communiquer. D'après les ordres de Stanley, le lieutenant Nilis était appelé à former et à prendre le commandement d'une expédition exploratrice destinée à reconnaître des affluents du bas Congo.

Vu l'état de santé de Nilis, Hanssens dépêcha à Stanley, séjournant alors à Léopoldville, un courrier spécial invitant l'agent supérieur à ordonner le retour en Europe du pionnier que de simples instances n'eussent pas

déterminé à quitter une ingrate contrée où le retenait encore son engagement.

En janvier 1884, un ordre formel de départ était remis à Nilis, en même temps qu'une lettre du célèbre explorateur et agent supérieur de l'Association internationale, lignes courtes, mais très-élogieuses, dictées à un chef dont la sincérité ne peut être mise en doute.

Nous donnons la reproductions de cet autographe de Stanley, dont voici la traduction.

Monsieur Nilis,

« Je regrette beaucoup votre départ de cette expédition parce que vous étiez actif et très dévoué aux intérêts de l'Association. Bien peu de ceux qui sont rentrés en Europe peuvent montrer un rapport aussi net de services rendus et d'appréciation intelligente du devoir telle que vous l'avez montrée.

« J'apprendrai avec plaisir votre rétablissement (à une bonne santé) et votre prompt retour à ce champ (d'exploration).

« Je reste votre dévoué,

« (S) HENRI M. STANLEY. »

Est-il nécessaire d'ajouter un commentaire à cet éloge décerné par l'un des hommes les plus compétents de notre siècle pour juger la valeur d'un explorateur africain?

Nilis, de retour en Belgique, recouvra la santé; mais en fils qu'on devrait taxer d'ingratitude, si le mobile auquel il obéissait n'eût été une excuse sublime, le lieutenant, retrempé sous le climat hospitalier de la mère patrie, offrit de nouveau ses services à l'Association.

Les rives du Congo ont-elles pour ceux qui les parcourent d'irrésistibles attraits? Les indigènes sont-ils des enchanteurs autres que de vulgaires charmeurs de serpents? Ou bien, lorsqu'on a marché sous l'étendard d'azur qui doit rompre les chaînes de l'esclavage odieux dans lequel sont retenus au moyen d'organisations immorales et inintelligentes, des millions d'êtres humains, ne peut-on déposer les armes? Éprouve-t-on une satisfaction sans égale à provoquer, chez une multitude d'aveugles, fétichistes, dans une collection de corps nègres sans têtes, trébuchant de toutes parts, comme les insurrections de la pensée, de la justice, du progrès?

Ce désir insatiable de retour en Afrique, manifesté par la plupart des pionniers qui ont, au continent noir, séjourné ou voyagé, mais toujours souffert et risqué leur vie à chaque pas, a quelque chose d'incompréhensible pour les profanes de l'exploration africaine. Il semble affirmer les théories philosophiques du personnaliste espagnol M. de Camponaor :

« La société civilisée dévore l'homme;... établissons un féodalisme per-

Lispedville

Jan 31<sup>st</sup> - 1884.

From Miss

Sir

I much regret your de-  
parture from this Expedition when you have  
been so active & devoted to the interests of  
the Committee, Few who have returned  
to Europe can show such a clean record  
of service performed, and intelligent appreciation  
of duty as you have shown. I shall hear  
with pleasure of your speedy recovery to  
former health, & of your early return to  
this field

I am

your obed<sup>t</sup> Serv<sup>t</sup>.

Henry Jeffreys

D. Miss

to be



sonnel. Faisons sacrés, à l'égal des temples, nos palais, nos maisons, nos cabanes, et traçons autour des fossés qui servent de tombeau à tous les sbires de la tyrannie... »

Où, mieux que dans les contrées récemment explorées de l'Afrique centrale, l'homme peut-il affirmer son individualité? Là, il est à la matière et au monde ce que la Psyché de Canova est au marbre de Carrare. Au premier rayon de son intelligence repliée sur elle-même par une sorte de gravitation morale, il saisit, il affirme sa personnalité, il se sent avec une âme; il sort de la vie collective, de la confusion, du chaos; il peut aspirer, délivré de certaines entraves sociales, à s'élever par sa propre valeur, sa vertu et son intelligence.

Mais jusqu'à l'heure actuelle Nilis n'a pas vu son désir exaucé par les chefs qui président aux destinées de l'État libre du Congo. Le lieutenant remplit avec distinction la charge de répétiteur à l'École militaire.

Quelques jours avant le départ de Nilis, la garnison valide de Vivi avait assisté aux funérailles du sous-lieutenant Urban. Ce jeune officier, caractère décidé, agent courageux et dévoué, obligeant au point de se dépouiller lui-même pour venir en aide aux voyageurs, avait rendu d'immenses services que nous aurons l'occasion d'exposer dans le volume suivant de notre ouvrage.

Janvier 1883 amenait à Vivi, dix jours après la mort du regretté Urban, une phalange de pionniers belges: Guillaume Casman, employé au Grand-Central; Henri Watterinckx, adjudant au 3<sup>me</sup> d'artillerie; Cranshoff, ancien secrétaire du consulat de France à Ostende; Monet, ancien adjudant au régiment des carabiniers.

Les deux derniers furent désignés pour occuper à la station de Vivi des fonctions conformes à leurs aptitudes.

Guillaume Casman obtint d'accompagner en expédition le capitaine Hanssens. Il s'équipa aussitôt, reçut une tente et un lit de camp, prépara des charges pour trente porteurs (charges d'environ 35 kilos), et le 21 janvier il se mit en marche avec une caravane de trente hommes commandée par Hanssens, déployant crânement l'étendard de l'Association au départ de Vivi.

A trois heures de l'après-midi, les marcheurs atteignaient le village de Sabbi-Kabandi, où ils campaient sous une espèce de hangar. Le cuisinier nègre de l'expédition préparait pour les blancs une collation composée d'un bouillon de poulets, d'un rôti de poulets, (volatiles africains très inférieurs à ceux d'Europe) et pour dessert, des bananes. Le brave chef d'une bourgade traversée le matin par la caravane avait gracieusement offert au

capitaine Hanssens unealebasse remplie d'un malafou exquis, qui releva fort à propos ce frugal repas.

Dans la nuit une pluie épouvantable, une averse africaine, contre laquelle la toiture d'un hangar était un abri insuffisant, obligea le capitaine Hanssens à s'envelopper dans sa couverture imperméable, à déployer son parapluie, à essayer de dormir dans cette position originale, et donna à Casman un avant-goût des surprises que lui réservaient de futures étapes.

Arrivés le 23 au soir sur les bords du Boundi grossi par les pluies il fallut traverser la rive à dos de nègres; on avait malgré cela de l'eau jusqu'aux épaules, bain intempestif et obligatoire dont on se fût bien passé; surtout au moment du coucher du soleil.

Le lendemain 24, l'expédition n'était pas au terme de ses peines : la terrible vallée du Boundi, vallée marécageuse, obstruée par de hautes herbes dures et tranchantes, repaires de nuées d'insectes, étalait devant les marcheurs sa longueur de plusieurs kilomètres.

Sur les pas de Hanssens, vétéran de l'étape africaine, on s'ouvrit un passage dans ce dédale inextricable de végétation. A certains moments on disparaissait comme noyé dans cet océan de verdure; parfois, les herbes semblaient s'abaisser, les têtes des marcheurs émergeaient à la surface et se hâtaient de disparaître pour échapper à une atmosphère infecte et suffocante.

Casman s'aguerrissait. « La vie d'explorateur est dure, écrivit-il alors, pourtant malgré toutes ses misères elle a pour moi des charmes que je ne puis définir. »

Le 7 février, la caravane faisait halte sur le plateau de Manyanga-Nord, où le lieutenant Haneuse s'efforçait, après Nilis, d'embellir la nature et de développer l'installation existante.

Là Hanssens trouvait une lettre de Stanley qui le mandait immédiatement à Léopoldville; Casman recevait l'ordre d'aller fonder une station à Mukumbi.

Mukumbi est situé à cinq journées de marche et au nord-ouest de Manyanga, près de la source d'un affluent de droite du Congo, rivière appelée Mata.

Un officier bavarois, M. Boshaert, fut adjoint à Casman; tous deux partirent de Manyanga le 12 février, à la tête d'une caravane de quarante-deux indigènes dressés aux travaux et aux entreprises des blancs par les soins du lieutenant Haneuse.

La première étape s'accomplit sans incidents notables.

On suivit la rive droite du Congo, le long d'un sentier zigzaguant au

milieu des ronces et des herbes, parfois contournant les falaises, parfois serpentant sur les flancs de collines rocheuses à croupes arrondies.

Le lendemain, les marcheurs, s'écartant du grand fleuve, pénétrèrent insensiblement au nord et arrivèrent vers midi à Mpangu, joli village nègre déguisé sous le feuillage diapré de beaux arbres, dont une variété très abondante appartenant à l'espèce des papilionacées, le *Baphia nitida*, répandait au loin le parfum délicieux de ses fleurs.

Les porteurs, noirs peu soucieux d'admirer le paysage, s'enquirent aussitôt d'un emplacement propice à l'installation du bivouac et dressèrent les



GUILLAUME CASMAN.

tentes de leurs maîtres, pressés de se livrer aux douceurs de la sieste.

Le mfoum de la localité éveilla bientôt les dormeurs, sous le fallacieux prétexte de leur offrir les présents de bienvenue, le traditionnel malafou et trois poulets étiques : singuliers cadeaux acceptés par les blancs, et payés par eux le quintuple de leur valeur. De là protestations interminables d'amitié du chef de Mpangu, présentations des sous-chefs, des arrières-chefs, des arrière-petits-chefs du village et de presque toute la population mâle et femelle : gent fort aimable du reste, montrant à travers ses sou-

rires aux mandelès des rangées à claire voie d'incisives aiguës et leur imposant l'inévitable spectacle d'une sarabande aussi désordonnée que bruyante.

Mais le 14 février, au lever du soleil, changement complet de scène. La population de Mpangu ne sourit plus, elle grince des dents et s'apprête à mordre; elle entoure en hurlant, menaçante et armée, les tentes de Casman et de M. Boshaert.

Éveillés en sursaut, les blancs sautent de leurs lits, saisissent leurs armes et affrontent bravement la multitude furieuse.

Le mfoum si poi de la veille n'est plus qu'un rustre grossier. Il crie à tue-tête, il écume, il insulte, il montre les poings; la populace fait silence autour de lui, on peut enfin parvenir à s'expliquer.

L'interprète de Casman interroge; il s'agit d'un vol de deux poules commis par les porteurs des blancs.

La propriétaire des volatiles soustraits est une pauvre et vieille négresse qui crie et geint d'une façon assourdissante; les larmes ruissellent sur ses joues amaigries, et creusent comme des sillons dans le maquillage au charbon de bois et à l'huile de palme qui couvre son visage.

Impossible de calmer les pleurs de la négresse; les poules étaient depuis une heure plumées par les voleurs, trois natifs du district de Manyanga désignés par la vieille.

La multitude exigeait le châtement immédiat des coupables et voulait appliquer elle-même la peine de mort aux auteurs du larcin.

Devant cette exaspération générale à laquelle il était loin de s'attendre, Casman fut obligé de sacrifier plusieurs ballots d'étoffes pour calmer la population. C'était payer bien cher les deux poules dérobées; mais il est des circonstances où il faut savoir s'exécuter généreusement pour avoir la paix, circonstances plus fréquentes au continent noir que partout ailleurs.

La libéralité de Casman satisfait les indigènes et sécha les pleurs de la pauvre vieille; elle valut aux blancs deux guides volontaires qui conduisirent en une heure et demie, par un sentier direct connu des seuls noirs de Mpangu, la caravane jusqu'aux bords de la Mata.

Oh! la malencontreuse rivière, obstacle périlleux de la route, dont le passage exige des heures entières. A l'endroit où les blancs l'abordèrent, l'eau était tellement profonde, qu'il fut impossible de recourir au mode économique usité au Congo pour franchir certaines rivières, les épaules de solides négres déjà pliés au joug de la civilisation.

D'autre part, établir un pont de bois sur la largeur du courant eût

fait perdre un temps considérable; Casman tira profit de l'adresse des nègres à tresser les lianes; il fit construire un pont suspendu d'un nouveau genre : des cordages végétaux furent fixés aux arbres des deux rives et grâce à ces soutiens improvisés les blancs et les noirs de la caravane purent effectuer sans encombre le passage de la Mata.

A midi, les explorateurs dressaient leurs tentes à Kinbumba, très beau village (rive droite de la Mata) où le chef indigène et les notables se portèrent courtoisement au-devant des étrangers.

Après une halte assez courte pendant laquelle on reprit haleine et l'on déjeuna, on se remit en route et on gagna, accompagné du chef obligeant de Kinbumba, le hameau de Kivunda. De ce point, on arriva à la nuit tombante au chef lieu du district de Songi.

Trois personnages influents à bonnets écarlates, à pagnes tissés de fibres de palmier exigèrent des voyageurs traversant leur territoire des cadeaux et des explications. Casman offrit à chacun d'eux une pièce d'étoffe et gratifia le chef principal d'un don supplémentaire, une pièce de mouchoirs.

En agissant ainsi, Casman croyait bien faire; il ne fit qu'éveiller la jalousie cupide des deux chefs moins généreusement gratifiés; l'un d'eux, être essentiellement irascible se leva plein de rage, jeta dédaigneusement la pièce d'étoffe qui lui avait été donnée, et déclara ce cadeau insuffisant.

Une querelle s'ensuivit; les coups semblaient inévitables.

Le deux compagnons du nègre censément lésé s'interposèrent et réussirent à trancher le différend. Néanmoins la situation paraissant très tendue, Casman et Boshart se gardèrent à tour de rôle durant la nuit et firent bivouaquer aux abords de leurs tentes une escouade de serviteurs.



TAMBOUR (COLLECTION DE M. FLEMING).

A l'aube du 16 février, malgré une pluie torrentielle les agents se remirent intrépidement en route. Le peuple de Songi assista avec surprise à leur départ.

Les natifs de ce village, sveltes et robustes en général, se colorent la peau du visage avec de l'ocre rouge: un triangle blanc, qui a pour sommet le coin de l'œil, orne leurs tempes; leurs cheveux, enduits d'une composition gluante colorée au charbon de bois, sont en outre parés de plumes d'oiseaux de proie; leur corps est couvert de tatouages taillés au couteau et décrivant les courbes les plus bizarres. La plupart sont armés en permanence de lazarinas (fusils à silex), armes de guerre et de chasse servant à détrousser les faibles caravanes aussi bien qu'à poursuivre au détour des halliers l'antilope légère ou le buffle farouche.

Ces guerriers n'osèrent pourtant pas attaquer la petite troupe vaillamment commandée par les pionniers blancs et qui affrontait d'un pas allègre un sentier transformé en torrent.

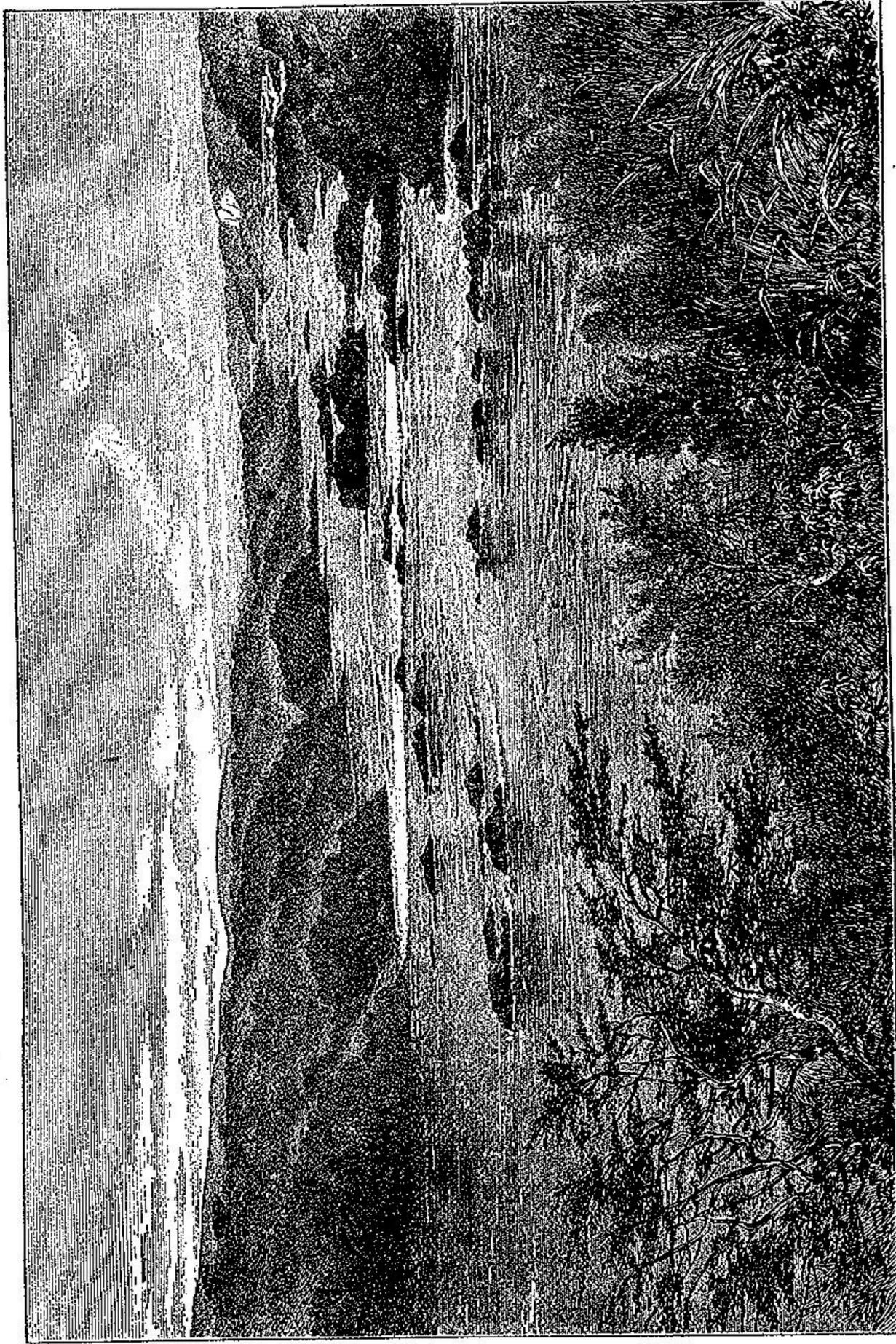
Après quelques heures d'une marche excessivement pénible, les pauvres porteurs, glissant à chaque pas, rompus de fatigue, inondés, exténués, sollicitaient un repos bien mérité, repos qu'imposait également l'état de santé de M. Boshaert, réduit par la fièvre à ne plus pouvoir avancer. On campa toute la journée du 17 février au village de Congo da Lemba, où l'instinct mercantile des habitants pourvut aux nécessités alimentaires de la caravane.

Le lendemain 18, la pluie avait cessé, le ciel était sans nuages; Boshaert, encore très faible, voulut néanmoins continuer la marche. On partit; après dix kilomètres, Boshaert tombait, exténué; on le laissa, sur sa prière, au bord du chemin, dans les grandes herbes, confié à la garde de quelques caravaniers.

Casman poursuivit sa route et arriva, mourant de faim et de fatigue, le soir, vers cinq heures, près des groupes de huttes de Mbulangu. Les cabanes n'abritaient pas un seul être humain; impossible même d'y trouver à manger. Casman emprunta à son fonds de provisions un dernier biscuit et un peu de café froid; ce fut le cas pour lui de mettre en pratique le dicton « qui dort dîne », l'explorateur n'y manqua pas. Cette nuit-là, faveur suprême, les moustiques respectèrent son sommeil.

Le 19, à onze heures et demie du matin, Casman découvrait les cabanes du village de Mukumbi, terme désiré de sa rude étape. Il paya aussitôt ses porteurs indigènes qui le remercièrent avec effusion et prirent congé de lui.

Quelques moments après, Casman reçut la visite des deux mfoums du



LA MATA.



village, hauts et puissants seigneurs nommés l'un Ngoyo, et l'autre Loualou. Il leur fit, selon l'usage un présent accompagné d'un petit speech bien senti dans lequel il parla des bonnes relations qu'il espérait entretenir avec eux et de l'avantage que le district retirerait de l'établissement des blancs dans la contrée.

Présent et speech produisirent un excellent effet; les chefs se retirèrent enchantés, laissant à leur nouvel ami deux poulets, une chèvre et une calebasse de malafou. Ce don avait pour l'estomac délabré de Casman une inestimable valeur.

Vers le soir, un Zanzibarite, lardé de coups de couteau, pénétra en rampant dans le campement de Casman. C'était un messager du lieutenant Haneuse.

Ce noir de Zanzibar, parti de Manyanga deux jours après Casman, avait été chargé, en compagnie de deux Haoussas, de porter à Mukumbi des correspondances et divers objets adressés aux blancs. En route, ces courriers avaient été attaqués et dévalisés. Les deux soldats haoussas étaient tombés sous le couteau des assassins; le Zanzibarite, échappé comme par miracle à ses blessures, avait été laissé pour mort dans la savane et dépouillé de ses vêtements et de son fusil. Heureusement, cette arme, tombée entre les mains des natifs, ne pouvait leur servir; il ne restait plus une seule cartouche au Zanzibarite qui avait énergiquement défendu sa vie.

M. Boshaert, arrivé sur ces entrefaites, s'enquit de l'endroit où les messagers avaient été attaqués. « Près de Songi », lui fut-il répondu.

Possédé du désir de retrouver ses correspondances, et surtout de châtier les coupables, Boshaert, n'écoutant aucunes remontrances reprit avec un détachement de serviteurs la direction de Songi. Casman resta à Mukumbi avec huit hommes, dont son cuisinier, son domestique et le Zanzibarite blessé : en tout six fusils.

Malgré la pénurie d'hommes et d'outils, Casman se mit bravement à l'ouvrage et dirigea le déblayement, le nivellement du terrain concédé sur lequel devait s'élever la station.

Le district de Mukumbi, pauvre, mais pittoresque, est coupé de chaînes de collines courant parallèlement de l'ouest à l'est, et séparées par des vallées étroites que ravinent des torrents.

Les flancs des collines et les rives des cours d'eau fournissaient avec parcimonie les matériaux indispensables : bois, feuilles, joncs et bambous nécessaires à la construction des magasins et des hangars provisoires de l'établissement de l'Association.

De puissants auxiliaires contribuaient à faciliter à Casman sa tâche de

fondateur de la station de Mukumbi : une bonne santé et la paix avec la population indigène du district.

Les deux chefs, Ngoyo et Loualou, rendaient à leur voisin de fréquentes et amicales visites. On les voyait, tous les deux ou trois jours, gravir le flanc de la colline où flottait le drapeau bleu, en remorquant les présents animés, poules et chèvres destinées à soutirer à Casman quelques lambeaux d'étoffe ou quelques brillants objets fabriqués en Europe.

Autour des mfoums se pressaient toujours de nombreux indigènes n'ayant pour tout costume que la *choucka*, petit tablier descendant de la ceinture aux genoux.

Ces nègres ont aussi le corps couvert de tatouages bizarres ; certains d'entre eux teignent en rouge leurs cheveux ; d'autres les enduisent d'une pommade gluante, noire, sorte de colle retenant le monument de plumes d'oiseaux qui sert de coiffure.

La plupart entourent leurs bras et leurs jambes de beaucoup d'anneaux de cuivre ou de plomb. La présence de gisements de ces minéraux à quelques kilomètres au nord de Mukumbi explique le luxe et l'abondance de ces lourds ornements.

Contrairement aux habitudes de certaines peuplades des rives du Congo, les indigènes de Mukumbi semblent faire parade de leur malpropreté repoussante ; ils ne se lavent jamais, alléguant pour prétexte que les ablutions d'eau froide abrègeraient leur vie.

Le 24 mars, deux hangars provisoires abritaient déjà la tente de Casman et ses marchandises. La population continuait à se montrer favorable au blanc ; les habitants du village, devenus ses amis, lui avaient par flatterie décerné le surnom de *Kata Mandala* (branche de palmier). Cependant les natifs des bourgades sises au nord-est de Mukumbi tenaient des propos hostiles aux nouveaux venus et répandaient contre eux les bruits les plus absurdes et les plus menaçants. Casman ne s'en inquiétait pas outre mesure, mais il avait soin néanmoins de ne pas s'écarter sans armes des limites de son domaine.

A cette époque, ses provisions alimentaires et ses marchandises (sa monnaie) étaient à peu près épuisées. M. Möller, officier suédois, venant du Niari et passant par Mukumbi pour se rendre à Manyanga, eut l'obligeance extrême de lui donner une certaine quantité de café, de riz, de thé et de quinine.

Möller partit emportant une lettre de Casman pour Stanley, par laquelle le pionnier belge informait l'agent supérieur de son quasi-dénûment et de l'inquiétude que lui causait l'absence prolongée de M. Boshart.

Ce dernier arrivait quelques heures après le départ de Möller. Il avait en

vain cherché les assassins des Haoussas, mais sa bonne étoile l'avait guidé auprès d'un chef nègre qui s'était collé sur la poitrine, en guise de fétiche, une des lettres dérobées aux victimes. Ce fervent sectateur du fétichisme avait, non sans difficultés, consenti à remettre à Boushaert la lettre devenue illisible; puis, alléché par des promesses de cadeaux, il s'était décidé à restituer tout un paquet de lettres religieusement placé dans sa hutte entre deux idoles, dieux lares en bois grossièrement sculpté.

Le paquet contenait plusieurs missives, une entre autres confirmant la nomination de Casman au grade de commandant de la station de Mukumbi; une autre, émanant de Hanssens, apportait au nouveau promu les félicitations et les encouragements d'un compatriote.

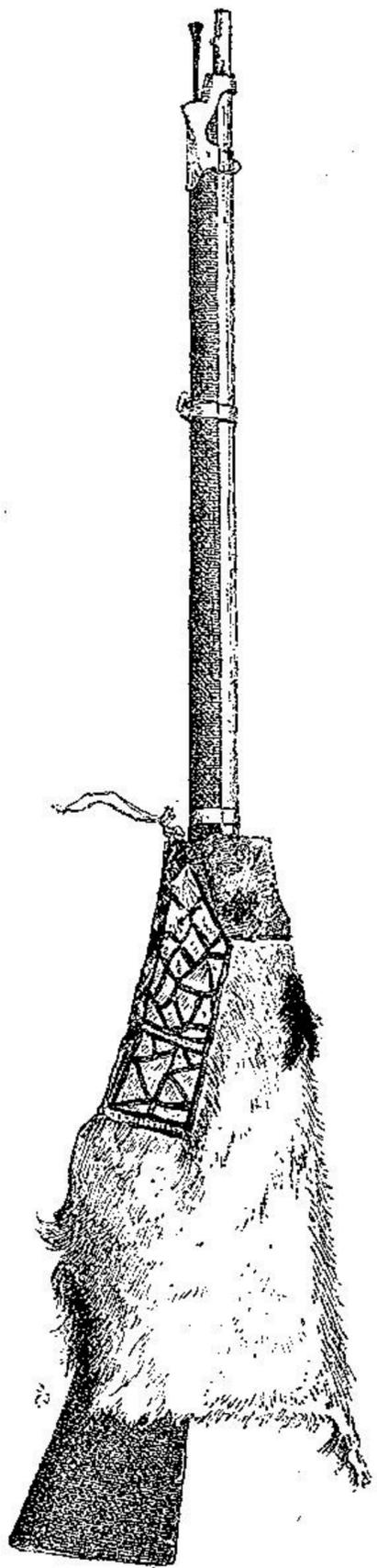
Dans la dernière quinzaine d'avril, Casman tenta une courte expédition vers le haut Niari (le Niari est le plus important affluent de droite du Kouilou).

Cette expédition dura douze jours, dont dix journées de marche et quarante huit heures de repos au village de Kumbedi.

Les parages visités, hantés par une population sauvage par excellence, présentèrent certains dangers; des nègres embusqués attendaient comme à l'affût derrière les grandes herbes que le blanc signalé passât à portée de fusil.

Fort heureusement les nègres de l'Afrique centrale visent fort mal en général, et leurs fusils chargés de projectiles de cuivre ou de fer n'ont que peu de justesse. Ils sont en outre d'une bravoure relative et jugent plus prudent de laisser passer en paix une caravane d'étrangers bien armés, après avoir compté le nombre des caravaniers. Casman disposait de quarante fusiliers dans son expédition au haut Niari; il dut son salut à cette escorte.

De retour à Mukumbi, il recevait l'ordre de construire une maison



FUSIL D'INDIGÈNE.  
(COLLECTION DE M. FLEMING).

pouvant loger deux ou trois blancs et une vingtaine d'habitations pour les travailleurs. Mais son personnel se trouvait réduit à dix hommes : Boshart, parti pour Vivi le 17 avril, avait emmené un fort détachement de serviteurs noirs et diminuait ainsi l'effectif de la garnison de Mukumbi.

Néanmoins, les constructions ordonnées s'élevèrent rapidement. Casman profita des dispositions favorables des chefs Ngoyo et Loualou pour obtenir le concours de nombreux travailleurs indigènes ; les femmes et les enfants contribuèrent même, en apportant des feuilles de loango et des bambous, à hâter l'exécution des bâtiments.

Jamais un agent de l'Association appelé à fonder un embryon de ville n'avait rencontré chez les indigènes d'un district, peu de mois après son arrivée parmi eux, la même sympathie persévérante, les mêmes appuis efficaces, nous pouvons écrire aussi le même attachement, que ceux dont jouit Casman dans le district de Mukumbi.

Dès le mois de juin, le mundelé Kata Mandala était littéralement adoré de la population noire. Chaque soir, lorsque le ciel le permettait, tous les natifs, gens doux et timides, venaient solliciter la faveur de chanter et danser autour de l'habitation de Casman.

Dans la journée, Casman pouvait se promener et poursuivre seul, sans armes, la pipe à la bouche, le bâton à la main, ses rêveries dans la campagne ; en le voyant, les femmes occupées aux travaux de culture cessaient leur besogne pour venir à lui et le saluer ; les enfants délaissaient leurs jeux pour courir à leur « père blanc », lui prendre les mains en riant et l'appeler leur bon Kata Mandala.

Casman, véritable apôtre civilisateur, éprouvait un charme indéfinissable à se concilier chaque jour davantage l'attachement, la fidélité de ces êtres chez qui les germes de tous les dons du cœur paraissaient exister.

Aux heures de loisir des journées du dimanche, le blanc se risquait volontiers accompagné d'un seul interprète jusqu'à l'un des petits villages amis sis aux alentours de Mukumbi. Il s'avancait sans crainte au milieu des natifs et s'arrêtait sur l'unique place de l'endroit, espace libre où un bombax gigantesque formait sous ses voûtes comme une espèce de kiosque de la conversation.

Les habitants se groupaient en masse autour de lui ; les chefs lui souhaitaient la bienvenue et l'invitaient à se reposer, à s'asseoir comme eux sur le maigre gazon, tapis de verdure toujours préservé des rayons ardents du soleil. Dans ces parages les sièges sont inconnus, les indigènes s'assoient par terre à la façon des orientaux, soit pour prendre leurs repas, soit pour vaquer à leurs occupations de tisserands de fibres de palmiers.

Alors, les conteurs à imagination féconde improvisaient des récits émouvants de chasse ou de guerre, des histoires d'amour, et beaucoup moins qu'en Europe des cancans sur le compte d'autrui; d'autres captivaient l'attention d'un auditoire émerveillé en décrivant des pays fantastiques où les armes à feu, la poudre, le sel et tous les bibelots chers aux descendants de Cham s'offraient par montagnes à la disposition de tout venant.

C'était aussi le moment où certains courtisans nègres encensaient Casman et racontaient les prouesses de chasse du mundelé. Casman, excellent tireur, avait parfois abattu au vol, devant une nombreuse assistance indigène, des aigles communs dont les plumes ornaient depuis certaines têtes de l'endroit, têtes que les plus habiles coiffeurs d'Europe auraient de la peine à reproduire.

Aussi Casman étendait-il sans cesse, à plusieurs lieues à la ronde, de bonnes relations avec ses noirs voisins.

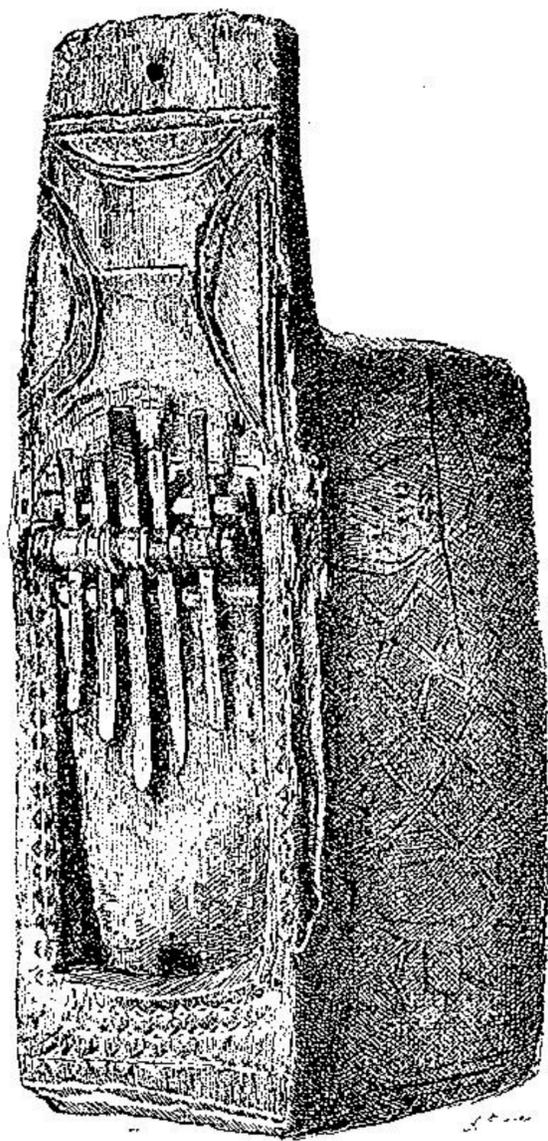
Doux et patient envers les natifs, il réussissait à les attirer et à gagner toutes leurs sympathies, au point d'être admis aux cérémonies les plus intimes de ces païens.

Il put assister, en juillet, à l'enterrement d'un homme libre du village de Kibango; l'inhumé était mort depuis plus d'un an.

Un enterrement donnant lieu à de grandes réjouissances, presque tous les habitants des environs s'étaient hâtés d'affluer à Kibango, les uns avec leurs fusils, d'autres avec leurs instruments de musique, tous avec une respectable quantité de malafou.

Pour la circonstance, ils se mettent en frais de toilette; ils se teignent les cheveux en rouge ou en bleu et s'enduisent soigneusement le corps d'huile de palme.

N'exhalant naturellement aucun parfum suave, ils répandent après de pareils maquillages une odeur nauséabonde, capable d'asphyxier à distance un blanc à l'odorat sensible.



INSTRUMENT DE MUSIQUE.  
(COLLECTION DE M. FLEMING).

Casman estima à six ou sept cents le nombre des personnes, hommes, femmes, enfants, qui devaient prendre part à la fête funèbre de Kibango.

A l'époque où le héros de cette fête était mort, un an auparavant, avons-nous dit, on l'avait placé, selon la coutume, sur une espèce de gril en branches de palmier, sous lequel un feu nourri de bois odorant, feu sans flammes, mais qui produit une fumée âcre et épaisse, avait transformé le cadavre en une sorte de jambon fumé.

Le défunt n'étant pas un personnage d'importance, on ne le conservait qu'un an dans cet état; un notable eût été gardé deux ans, un chef trois ans et même davantage.

Donc, Casman étant présent, on commença la cérémonie de l'enterrement. Tout d'abord on supplia le mundelé de donner quelques mètres d'étoffe de couleurs diverses, pour ensevelir le cadavre fumé. Impossible à l'agent de l'Association de se soustraire à un tel emprunt à fonds perdus.

Les étoffes furent délivrées. On les utilisa de la façon suivante : l'étoffe de couleur rouge enveloppa la tête, les bras et la partie thoracique du mort; le calicot bleu entourra les jambes, et quelques fragments de calicot blanc sur l'étoffe rouge représentèrent les yeux, le nez la bouche et les oreilles de cette future momie.

Puis le mannequin ainsi obtenu fut exposé sur la place du village, maintenu droit au moyen d'une pique, et tenant un grand coutelas attaché à la main droite. Autour de lui commença le défilé des assistants.

La musique, un orchestre infernal dont les sons discordants, que l'on ne peut se figurer et qui semblaient essayer de réveiller la momie elle-même, précède le cortège. Puis viennent les femmes de l'endroit; elles ont mis ce jour-là leurs atours les plus beaux, et par suite elles sont un peu plus hideuses : un enduit de goudron découle de leurs têtes, de leurs fronts, de leurs cous, sur leurs épaules, sur les mouchoirs d'une couleur douteuse qui déguisent mal les seins; un cercle d'ocre rouge entoure leurs yeux.

En passant devant le cadavre, elles chantent, parlent, gémissent, gambadent, trépignent avec une douleur simulée, empruntent au malafou une voix rauque et stridente et aux acres bouffées de leurs pipes de chanvre quelques larmes forcées. On croirait voir une horde de furies infernales. Parmi elles, il est de jeunes mères qui secouent dans leur délire factice de pauvres nourrissons qu'elles portent attachés sur leurs épaules, pauvres petits jetant la seule note réellement triste et douloureuse au milieu de cette écœurante cérémonie.

Après la manifestation des femmes, vient le défilé des hommes. Le vacarme est à son comble; Casman en éprouve un violent mal de tête;

écœuré, asphyxié, assourdi, aveuglé par des douleurs névralgiques, il essaye vainement de s'échapper par quelque issue à ces scènes de sauvagerie.

En cet instant, une ceinture d'êtres qui n'ont d'humain que le corps étreint le blanc et le bouscule, le porte jusque devant le mannequin.

De solides gaillards, détachés de la foule, s'emparent du cadavre, le mettent à califourchon sur des branches d'arbre, et tandis que quatre d'entre eux placés de chaque côté de la civière le maintiennent en équilibre, douze autres le soulèvent, et en dansant lui impriment des mouvements saccadés, le font sauter en l'air. Ils jouent en quelque sorte avec ce cadavre momifié comme avec une balle en caoutchouc.

Le mannequin bondit et rebondit aux acclamations, aux éclats de rire de l'assistance enivrée. Parfois, vigoureusement projeté dans l'espace par ses douze bourreaux, le cadavre menace, en retombant; de ne pas enfourcher la civière; les acolytes des porteurs tiraillent alors le mannequin par les bras ou les jambes, le remettent en position, et lui enjoignent, en lui donnant des soufflets, de se tenir en équilibre. Les assistants rient à se tordre.

Soudain le jeu cesse; on enlève le coutelas planté comme un cierge dans la main droite du cadavre, qui est attaché par des lianes sur la civière effeuillée.

La foule se forme en cortège et suit le mort transporté jusqu'à un champ voisin où l'on doit procéder à l'enfouissement. Un refrain monotone et lugubre beuglé, en chœur par l'assistance avec accompagnement discordant de tambours, de trombes, de fifres, de tam-tams, répété plus de vingt fois depuis le départ de la place du village, cesse seulement devant le trou creusé à deux mètres cinquante centimètres de profondeur, qui doit recueillir la dépouille bien peu respectée du défunt.

Autour de la fosse, les assistants se groupent en cercle.

On détache le mannequin; un nègre vigoureux le soulève par les épaules, d'autres lui tiennent les jambes serrées et on le fait glisser verticalement dans le trou de façon à le maintenir dans une position verticale; il est alors recouvert de terre et d'un amas de gros cailloux.

Près de la tombe les danses et les chants recommencent de plus belle, on vide desalebasses de malafou, l'orgie est à son comble et dure jusqu'au lendemain.

Casman avait dû la veille, pour s'esquiver aussitôt le cadavre enfoui,



PIPE A DEUX FOURNEAUX,  
POUR LE CHANVRE ET LE TABAC.  
(COLLECTION DE M. FLEMING).

implorer le secours des chefs de la localité; on lui avait fait l'honneur insigne de l'admettre à la cérémonie, la populace considérait sa retraite précipitée comme un affront.

Le 3 août 1883, le jour succéda à une nuit des plus sereines où Casman, impuissant à trouver le sommeil, avait tristement songé aux côtés pénibles de son existence à Mukumbi.

Confiné dans un district perdu au milieu des montagnes, perdu lui-même en quelque sorte entre l'immense vallée du Congo et l'étroite vallée du haut Niari, il était séparé durant des semaines entières du monde civilisé et ressentait, en dépit de ses labeurs et de ses études ethnographiques, quelques accès inévitables de nostalgie : la boueuse Mata ne versait pas à Casman le baume de l'oubli.

Son isolement au milieu des noirs durait depuis plus de trois mois; il éprouvait comme un vague désir de revoir un Européen, de parler la langue de son pays avec un compatriote, avec un ami.

Vers huit heures du matin, des coups de feu simultanés tirèrent Casman de ses méditations soucieuses. Son serviteur Oulédi pénétrait sans frapper dans l'appartement du maître et lui annonçait l'approche d'une nombreuse caravane conduite par trois hommes blancs.

A onze heures le lieutenant Van Kerckhoven, MM. Massari officier italien, et Daenfeld, officier suédois, échangeaient avec Casman sur le plateau de Mukumbi des paroles de présentation remplies de cordialité.

Van Kerckhoven, relevé de son commandement d'Issanghila, était chargé de conclure des traités avec les tribus des environs de Mukumbi; il devait en outre transmettre à Stanley un rapport sur les travaux de Casman. Il s'empessa d'adresser les plus vives félicitations à son compatriote au sujet des nombreuses constructions et des jardins de la station.

Nous savons que Casman avait pu, grâce aux bonnes dispositions des indigènes, suppléer à l'insuffisance numérique de son personnel noir. Il avait ainsi en quelques mois réalisé, outrepassé même les plans de Stanley en édifiant la maison d'habitation destinée aux blancs, les huttes des travailleurs noirs, et en créant de gracieux jardins, joignant l'utile à l'agréable, les légumes et les fruits aux fleurs et aux ravissants feuillages.

Mukumbi ravitaillé copieusement par la caravane de Van Kerckhoven parut aux blancs, durant quatre jours, un Eden délicieux.

Ces quatre journées bien remplies furent employées par les blancs à visiter successivement les centres les plus considérables du district, les villages de Koumassie, M'soundi, Louangou, Tchakoula, Yakota. Partout un bon accueil leur fut fait, grâce à leur bienveillante attitude, et partout

des traités, des conventions pacifiques, furent conclus ou ébauchés avec les populations.

Van Kerckhoven, enchanté des résultats de sa mission, quitta Mukumbi en confiant à Casman le soin de terminer l'acquisition des villages de la contrée au protectorat de l'Association.

Au cours des démarches tentées par Casman, un trait remarquable, qui prouve combien certains roitelets indigènes méritent peu les qualificatifs de despotes ou d'autocrates, fut noté par l'explorateur.

Ayant à conclure un traité avec une tribu assez éloignée de la station, Casman s'y rendit sans armes avec une hampe primitive ornée du drapeau bleu et en compagnie seulement de son fidèle Oulédi et d'un interprète.

Le village, où siégeaient les chefs de la tribu, était absolument désert. Mais Casman, connaissant la façon d'agir des indigènes de cette contrée, s'assit au pied d'un bouquet d'arbres, alluma tranquillement sa pipe et attendit.

Après un quart d'heure d'attente environ, il aperçut un dizaine de naturels qui se dissimulaient derrière un buisson et qui l'examinaient avec curiosité.

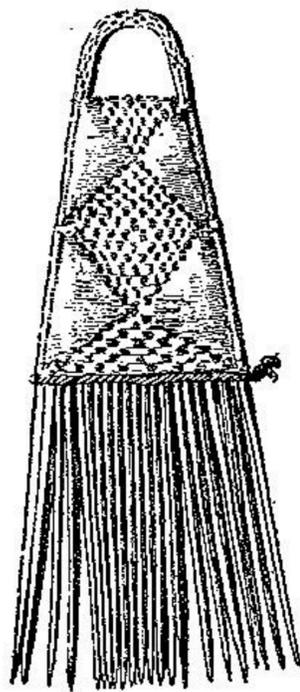
Voyant le blanc immobile, les curieux s'approchèrent lentement, à pas comptés, et, arrivés à une faible distance du fumeur, ils échangèrent à voix basse quelques mots avec Oulédi, puis s'avancèrent un peu plus. Casman devint bientôt le centre d'un groupe de dix indigènes.

« Je voudrais connaître le grand chef de cette tribu, » demanda-t-il sans s'émouvoir.

Un grand et vigoureux jeune homme, dont l'abondante chevelure disparaissait sous une montagne de plumes d'aigle, avança timidement vers le blanc.

Casman lui tendit la main, le salua respectueusement et lui exposa le but de sa visite, en faisant dans son discours ressortir les avantages que la conclusion d'un traité procurerait à son pays.

« Je crois à vos paroles, répondit le chef indigène; j'ai souvent entendu dans les marchés des environs faire l'éloge de Kata Mandala; son courage, sa bonté, sa générosité, ses richesses, sont connus de nous tous, mais je n'entreprends jamais rien sans consulter les hommes riches et pauvres de ma tribu. Actuellement il n'y a autour de moi qu'une dizaine de conseillers,



PEIGNE (COLLECTION  
DE M. FLEMING).

je vais faire appeler les autres et nous verrons ce qu'ils décideront. »

Une demi-heure après, le conseil était au complet; il lui exposa longuement et gravement la proposition du chef blanc de Mukumbi.

On délibéra quelque temps, chacun prenant la parole, discutant le pour et le contre, donnant son avis; enfin on vota par gestes et marques d'approbation la conclusion du traité soumis. La conduite de ce jeune chef nègre peut servir d'exemple à plus d'un gouvernant élu chez des peuples civilisés d'Europe.

De retour à la station, Casman apprit avec peine la désertion de deux de ses hommes, deux Haoussas.

Sévère au besoin, mais toujours juste et bon envers ses subordonnés, le chef de Mukumbi ne savait à quelle cause attribuer cette fuite soudaine. Il fit une enquête immédiate pour s'assurer des sentiments du restant de la garnison.

En général, les noirs enfants de l'Afrique ont une propension fatale à l'imitation, surtout lorsque l'exemple donné encourage leurs mauvais instincts.

Les serviteurs de Casman firent exception à cette règle fâcheuse; ils affirmèrent non seulement leurs intentions de servir loyalement leur bon chef, mais encore leur désir de poursuivre les coupables et d'aider à les châtier.

Quelques-uns d'entre eux furent, sur leur demande, chargés de retrouver les traces des déserteurs.

Ces derniers ne devaient pas tarder à payer bien cher leur insubordination. Partis sans armes dans la direction de Kimbedi, ils s'étaient arrêtés, à demi-morts de faim et de fatigue, au village de Mukengi.

Cette localité était gouvernée par un véritable sauvage, un ennemi intraitable et juré des blancs, le féroce Wissasala. Depuis plusieurs jours les nouvelles des soumissions des villages voisins au protectorat de Kata Mandala emplissaient d'indignation et de haine le cœur de ce possesseur-né d'un coin de la terre d'Afrique.

Wissasala paraissait ce jour-là sur la place de Mukengi. Suivi d'un ramassis de courtisans, il allait de l'étalage d'un marchand d'étoffes à la boutique en plein vent d'une négresse accroupie au milieu de ses corbeilles emplies de fruits et de légumes; plus loin, il s'arrêtait devant des denrées humaines, jeunes esclaves mâles et femelles qu'il examinait attentivement en expert, en connaisseur, tâtant les côtes, les bras et les jambes, cherchant à reconnaître au nombre et à la qualité de leurs dents la valeur attribuable à chacune de ces malheureuses créatures.

Les habitués du marché s'inclinaient sur le passage de Wissasala; quelques-uns, plus hardis, venaient lui raconter les événements survenus aux environs; un d'eux lui dit l'exploit pacifique remporté l'avant-veille par le blanc de Mukumbi, qui avait soumis une tribu avec deux hommes et un drapeau.

« Ah ! ce blanc maudit, qu'il ose venir sur mes terres avec son fétiche d'étoffe et son troupeau d'esclaves, je saurai venger, moi, la lâcheté des chefs des villages voisins ! »

Soudain ces imprécations furent interrompues par un tohu-bohu inexprimable; des natifs traînaient par des cordages de lianes les deux Haoussas épuisés et les conduisaient, au milieu des accents de triomphe de la multitude, devant le juge suprême de l'endroit.

Wissasala reconnut sans peine les serviteurs du blanc de Mukumbi. Un sourire de joie féroce plissa ses lèvres, il pouvait à l'instant assouvir une partie de sa vengeance, racheter par le sang des Haoussas les prétendues fautes commises par l'homme blanc détesté.

« Ces hommes sont à vous, cria-t-il à la foule; ils sont vendus aux mûndelès; il faut les massacrer, les brûler ici-même, et jeter au loin leurs cendres: ce sont des fétiches malveillants. »

Les captifs sont aussitôt assaillis par la foule à coups de bâton, de hache, de couteau. Hommes, femmes, enfants, poussent des hurlements atroces, se livrent à de violentes contorsions, se disputent entre eux pour réussir à frapper à leur tour les infortunés exposés à cette hideuse curée.

Les cadavres horriblement mutilés sont grillés séance tenante. Quelques bourreaux plus acharnés encore arrachent aux flammes des lambeaux de chair palpitante et les promènent en hurlant au-dessus de la foule, dont les clameurs et les chants féroces célèbrent la puissance de l'assassin Wissasala.

Les serviteurs fidèles de Casman, mis au courant de cette sinistre aventure par des indigènes revenant du marché de Mukengi, se replièrent prudemment sur la station et firent connaître au blanc le sort des déserteurs.

Cédant à un premier mouvement d'indignation, Casman résolut d'infliger au peuple de Mukengi un châtement exemplaire. Il recevait précisément à cette date un renfort de soldats haoussas qu'il lança sur les barbares administrés de Wissasala.

Néanmoins, loin de favoriser l'ardeur au massacre et au pillage des belliqueux guerriers de Lagos, Casman empêcha l'incendie de Mukengi et se contenta d'imposer à Wissasala vaincu et captif la ratification du traité qu'il n'eût pas réussi à lui faire accepter par la persuasion ou la douceur.

Peu après cet exploit, qui rangeait sous le protectorat de l'Association tous villages du district de Mukumbi, Casman était appelé par l'agent supérieur de l'Expédition, au commandement d'une station nouvellement créée sur les rives du haut Congo.

Le 14 septembre 1884, M. Edmonds, ancien chef d'Issanghila, venait succéder à Casman.

Le 15, le fondateur de Mukumbi-Station quittait ce poste hospitalier par excellence, où il avait vécu sept mois sans avoir eu à châtier par les armes d'autres voisins que le chef dégradé et sauvage du village de Mukengi.

Lorsqu'ils apprirent le départ imminent de Kata Mandala, les indigènes du district se rendirent en masse à la station. Toute la matinée du 15 septembre ce fut un défilé sans fin de chefs de tribus et de vassaux venant faire à Casman de touchants adieux et lui apporter, qui un poulet, qui un régime de bananes, en signe de reconnaissance et d'inaltérable attachement.

Ces preuves pleines d'affection, données à notre compatriote par une population naguère hostile aux hommes blancs, disent mieux que n'importe quel commentaire combien les procédés de patience, de persuasion, de douceur, et à l'occasion de fermeté, mis en pratique par l'agent dévoué de l'Association, avaient opéré dans le district de Moukoubi d'heureuses métamorphoses.

Le 19 septembre, Casman passait à Manyanga une journée de repos; le 20, il en partait pour rejoindre à Léopoldville le capitaine Hanssens avec qui il comptait remonter le fleuve jusqu'à l'Équateur: le 26, il s'arrêtait dans la capitale future du Congo moyen.

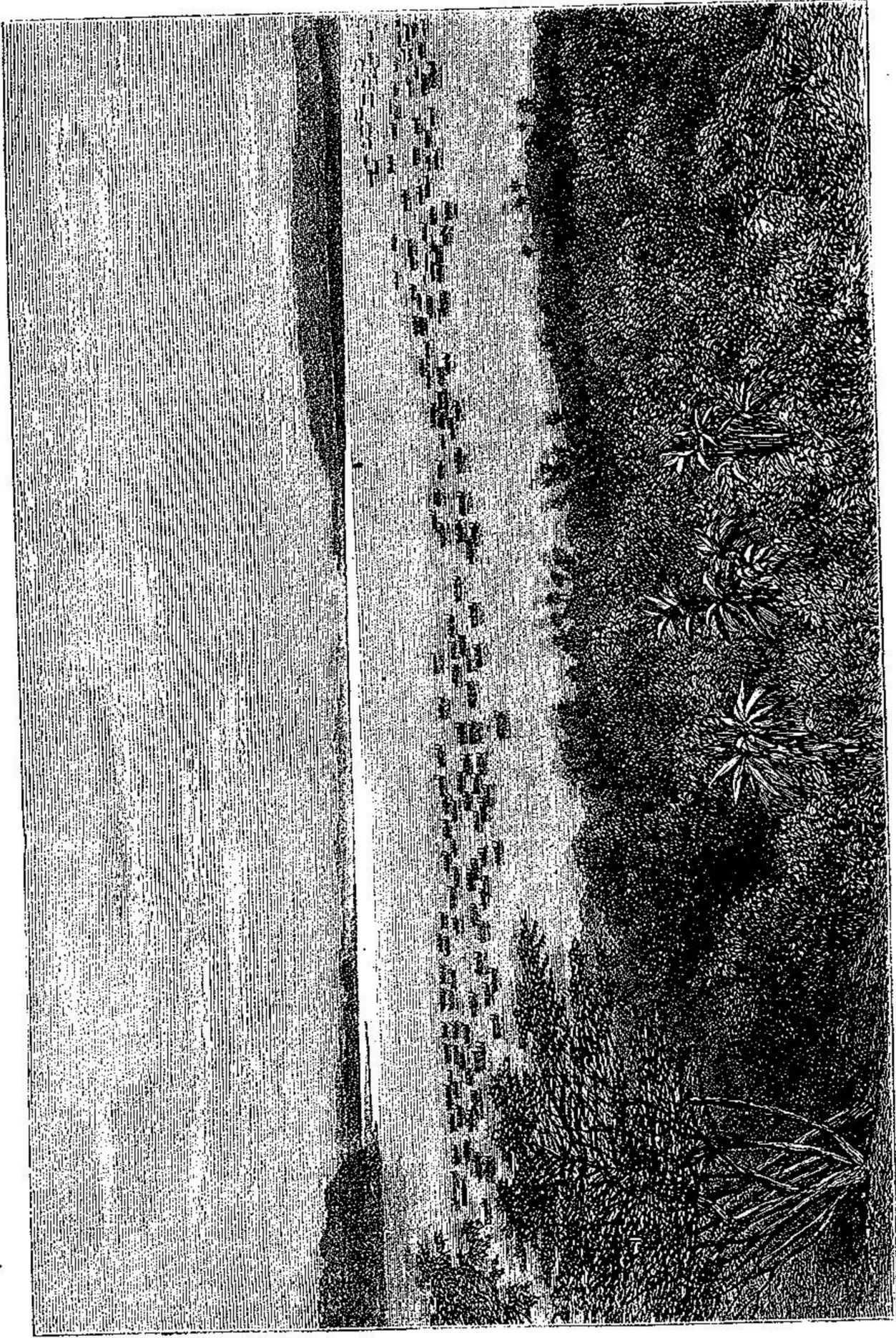
Nous empruntons à la correspondance de Guillaume Casman les détails intéressants qui suivent, relatifs à son séjour dans cette station.

« Arrivé au Stanley-Pool le 26 septembre, je n'y ai pas trouvé le capitaine Hanssens: il est parti pour le haut Congo et ne sera ici que dans quelques jours; il m'a toutefois fait savoir que j'étais officiellement désigné pour prendre le commandement de la station de l'Équateur. »

Voici en quels termes flatteurs le capitaine Hanssens avait écrit à Casman, au sujet de sa nouvelle promotion :

« J'ai été heureux d'apprendre que vous êtes satisfait de votre nomination comme commandant de l'Équateur. Lorsque je vous ai quitté à Manyanga, je vous avais promis de songer à vous. Vous voyez que j'ai tenu parole. J'ai d'ailleurs agi dans l'intérêt même de l'Association.

« D'après tous les renseignements qui me sont parvenus, vous avez fait



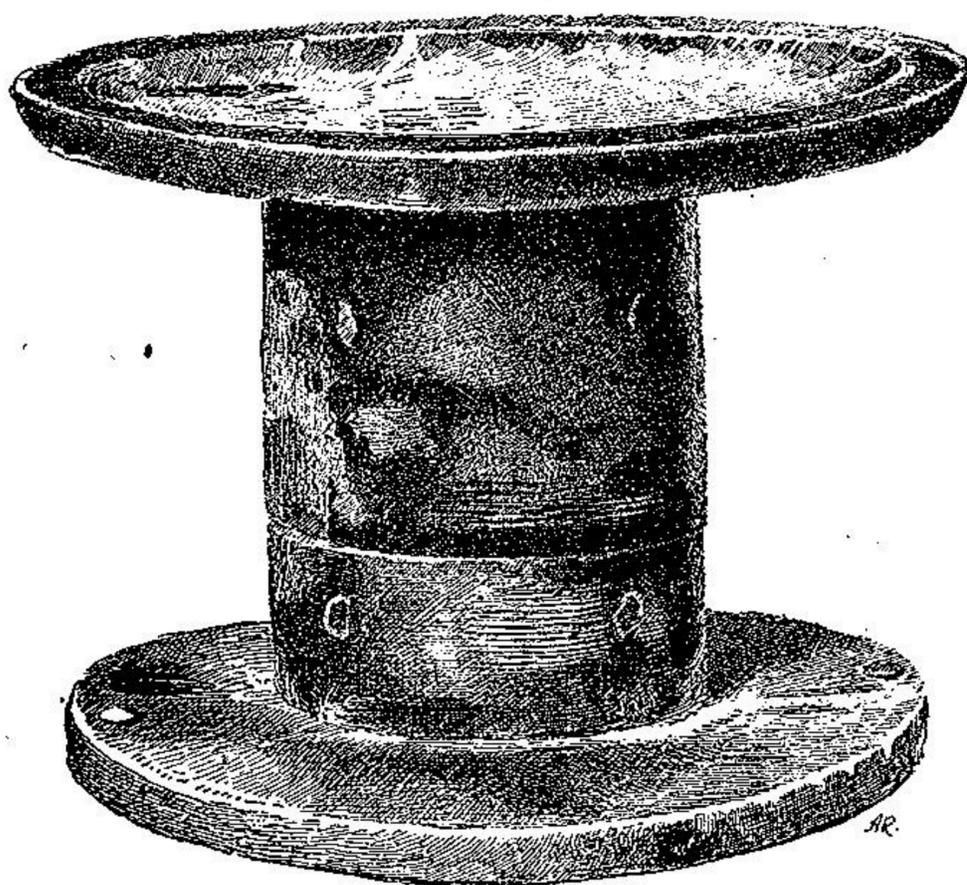
VUE SUR LE STANLEY-POOL.



des merveilles à Mukumbi, et il n'était que juste de vous donner une position en rapport avec vos aptitudes. »

Mais avant de se rendre à sa nouvelle destination, Casman dut séjourner deux mois environ à Léopoldville, où il se plut à établir des comparaisons entre les natifs de ces parages et ses anciens administrés de Mukumbi.

« Ici (écrit-il en octobre 1884) les indigènes sont doux et très familiers



SIÈGE. (COLLECTION DE M. FLEMING).

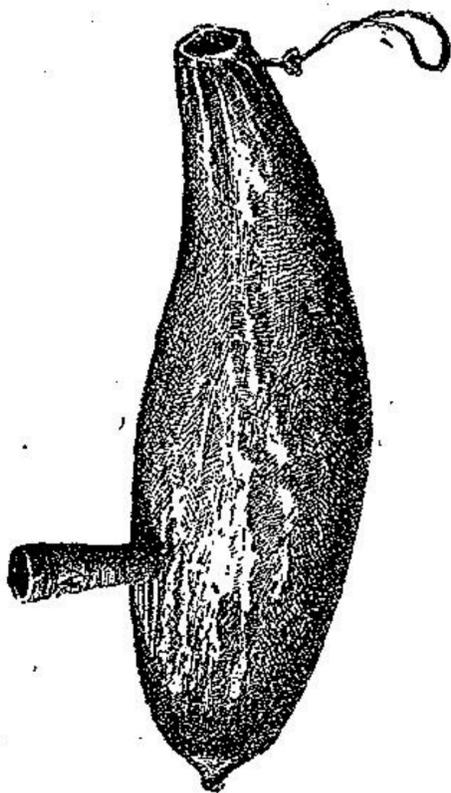
avec les blancs dont le contact leur a beaucoup profité. Ils sont plus beaux et plus propres que ceux de Mukumbi.

« Chaque jour ils viennent au magasin de la station pour vendre leurs produits et pour acheter des étoffes. Le *mitako* (fil de laiton d'environ un mètre vingt centimètres, plié en deux) est la valeur représentative. Tout est cher à Léopoldville. Je dois payer une poule huit et quelquefois dix *mitakos*, tandis qu'à Mukumbi j'obtenais huit poules pour une pièce de douze mouchoirs (valeur inférieur au moins de moitié); une petite chèvre ne me coûtait qu'une brassée de flanelle rouge ».

« Les marchés sont excessivement curieux. Celui de Mukumbi était fréquenté par plus de quatre cents personnes; ici le nombre est beaucoup plus considérable.

« Les femmes y arrivent chargées comme des mules. Elles y apportent du manioc, différentes espèces de bananes, des arachides et une espèce de légume tout préparé, ressemblant assez à nos épinards.

« Le tout est contenu dans une grande hotte suspendue à la tête et reposant sur le dos. Ces malheureuses ploient sous le fardeau. Quelques-unes d'entre elles ont en outre un moutard campé à califourchon sur les hanches. Presque toutes ont le brûle-gueule à la bouche.



PIPE A CHANVRE.  
(COLLECTION DE M FLEMING).

« Les hommes présentent en vente du tabac, des poules, des chèvres et... des rats fumés (*poukous*) passés dans une broche. Ce dernier article est considéré par les indigènes comme le *nec plus ultra* de la friandise.

« L'animation qui règne dans les marchés a quelque chose d'inférieur : tout ce monde noir va, vient, crie, gesticule, rit, se dispute, se bat et fait un vacarme épouvantable.

« Le costume est des plus simples : un mouchoir ou un petit morceau d'étoffe autour des reins.

« A Mukumbi les femmes n'avaient pour tout vêtement que deux morceaux d'étoffe, larges comme la main : l'un devant, l'autre derrière. A Manyanga les jeunes filles de quinze à seize ans n'ont qu'une ou deux ran-

gées de perles attachées autour de la taille. Ici la femme d'un chef, venue il y a quelques jours à la station, avait autour du cou, en guise de collier, un rouleau de cuivre pesant au moins quatre kilogrammes.

« Les gens les plus huppés de l'endroit se drapent fièrement dans une pièce de mouchoirs.

.....  
.....  
« Le capitaine Hanssens est arrivé à Léopoldville le 31 octobre à bord du steamer A. I. A. (Association internationale africaine). Bien qu'ayant terminé ses trois années, M. Hanssens comptait rester encore six mois en Afrique. Malheureusement, par suite de circonstances qui sont demeurées un mystère pour ses compagnons, il a pris soudainement la résolution de retourner en Europe.

« Ce départ m'attriste beaucoup; c'est une immense perte pour toute

la colonie belge. Non seulement par son caractère bienveillant et ferme M. Hanssens avait su s'acquérir toutes les sympathies, mais il s'imposait à ses camarades par son grade d'abord, ensuite et surtout par ses qualités qui font de lui un des officiers les plus savants et les plus distingués de l'armée belge, un explorateur infatigable, un chef moins autoritaire que M. Stanley.

« Une expédition composée de trois steamers à vapeur part le 11 novembre courant pour le haut Congo. Le capitaine Hanssens m'a à brûle-pourpoint chargé de diriger et de commander cette expédition jusqu'à l'Équateur, où je remplacerai le lieutenant Van Gele, chef actuel d'une station.

« Je prendrai place à bord de l'*En Avant*; sur ma route, j'aurai à faire plusieurs palabras et à conclure divers traités. C'est une lourde tâche que m'a donnée le capitaine Hanssens, mais je ferai de mon mieux pour m'en tirer avec honneur. »

Ainsi s'exprimait le vaillant explorateur près de poursuivre vers le haut Congo la réalisation d'une mission, et que de loyaux et signalés services avaient dès la première année de sa présence en Afrique mis au rang des plus fidèles et des plus dévoués serviteurs de l'Association.

Avant de retracer son œuvre au cœur du noir continent, nous devons reprendre par ordre de dates le récit des expéditions successives dirigées par les pionniers belges ralliés à la bannière bleue, en amont du Stanley-Pool.

Nous ne pouvons néanmoins terminer l'ébauche historique des brillantes entreprises conduites par les Belges sur les rives du Congo inférieur et moyen, sans consigner dans notre présent volume les noms des vaillants et hardis champions qui vinrent, en l'année 1884, grossir la cohorte glorieuse de nos compatriotes, et affermir la conquête bienfaisante, les premiers résultats de l'œuvre pacifique et humanitaire du Congo, devant lesquels le monde civilisé manifestait à S. M. Léopold II les plus éloquents témoignages de gratitude et d'admiration.

Le mois d'avril 1884 avait amené MM. : Arthur Weber, ancien adjudant au 3<sup>me</sup> de ligne, qui fut appelé à commander la station de Mayombo (lat. 3°, 2') sur la côte occidentale, au nord de l'estuaire de Banga;

Camille Van den Plas, ancien sergent major au 8<sup>me</sup> de ligne, attaché à Léopoldville, en qualité d'agent comptable;

Édouard Manduau, capitaine de la marine marchande, que nous retrouverons chef de Kimpoko;

Delatte, élève de l'École de navigation d'Ostende, attaché au service des baleinières de Manyanga;

Ruen, mécanicien à bord de la *Belgique*.

En mai 1884, arrivèrent MM. :

Georges Steleman, adjoint à Issanghila;

Pierre Robbe, adjoint à Manyanga;

Léon Stévert, adjoint à Léopoldville;

Nilis, frère du lieutenant Arthur Nilis, médecin de bataillon au 2<sup>me</sup> de ligne, qui fut chef du service sanitaire à Léopoldville et sut se concilier l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'y ont connu.

Plus tard, en juin, Émile Van den Heuvel, frère du docteur Théophile Van den Heuvel, et attaché au sanitarium de Boma.

En août : Claude Zboïnski, capitaine commandant au 3<sup>me</sup> d'artillerie; George Lemarinel, sous-lieutenant au régiment du génie, attachés tous deux au transport d'un steamer baptisé du nom de *Stanley*.

